

Le confinement, un miroir grossissant du monde

« Décidez maintenant ce que vous ferez après ! »

8 avril 2020

Ingmar Granstedt

Que ferons-nous à la sortie du confinement et à la reprise des activités ? Repartir « comme avant », simplement soulagés, serait se boucher les oreilles et fermer les yeux sur ce qui s'est passé. Car au-delà des peurs, des souffrances, des pertes de proches et d'amis, cette catastrophe sanitaire mondiale n'est-elle pas un révélateur tragique de ce que nous sommes en réalité ? Les pages qui suivent invitent à y réfléchir, puis à se poser en conscience, pour soi-même, quelques questions décisives à partir de ce que chacun aura vécu au cours de ces mois. De là dépend ce que sera notre avenir commun.

Ce texte vous est donc proposé comme un outil pour la réflexion personnelle et non pas comme un document à débattre avec l'auteur.

1. Confinés, écartés, séparés

Voilà que nous nous sommes tout à coup trouvés séparés les uns des autres, cloisonnés, murés sous différentes formes. Séparés d'abord par les mesures de confinement, à part les proches avec lesquels nous partageons le logement. Séparés des collègues de travail ou des camarades de classe ou des professeurs... et réduits au télétravail, aux cours par internet...

Espacés le plus possible sur leur lieu de travail pour ceux qui continuent à y aller, ou en alternance pour ne pas se trouver tous ensemble comme normalement le travail l'exige...

Privés de visites, pour les malades hospitalisés ou les personnes âgées en EHPAD, privés de parler pour les prisonniers...

Séparés par les distances à respecter dehors avec tout le monde lors des commissions, des queues à la Poste, à la boulangerie... En d'autres circonstances inhabituelles, on pouvait encore s'adresser la parole par politesse ou pour créer un peu du lien. Mais là, il faut se parler le moins possible. Aux caisses des magasins et des supermarchés, mutisme prudent derrière les masques ou les plexiglas, silence d'enterrement...

Séparés par la méfiance, la crainte d'attraper le coronavirus dans les transports en commun ou en croisant les passants dans la rue lors des rares sorties. Distance obligatoire. Parfois on retient sa respiration quelques secondes pour ne pas partager le même air...

Séparés des amis qu'on retrouvait chez les uns ou les autres ou au bistrot, au restaurant. Séparés des proches et des amis habitant ailleurs, mais qu'on allait voir de temps en temps ou qui venaient...

Séparés de ceux qu'on avait l'habitude de côtoyer à l'occasion d'activités communes de sport, de célébrations religieuses, de réunions politiques ou associatives, de concerts...

Figés sur place à une échelle jamais vue dans l'histoire de l'humanité : début avril, 3,75 milliards d'êtres humains (48 %) étaient déjà tenus aux règles du confinement de par le monde !

Quelle mise à distance des corps et des esprits ! Quelle étrange situation de ne plus pouvoir rencontrer physiquement, en chair et en os, amis, famille, proches, connaissances, collègues de travail, membres associatifs familiers... ! Il n'y a plus le vis-à-vis, le regard, le toucher, la main qui effleure affectueusement ou amicalement, la voix réelle, les objets familiers qu'on se passe de la main à la main naturellement, comme la corbeille de pain au restaurant, le vin qu'on verse aux convives, la valise trop lourde qu'un voyageur vous aide à porter... Ni tous ces petits signes qui peuvent ordinairement passer à ces occasions. Bref, les relations, les liens sociaux sont mis à rude épreuve.

2. Communicants sauvés

Heureusement, il y a les technologies de communication : radio, télévision, téléphones fixes et surtout les portables, smartphones, ordinateurs, tablettes... Tout ce matériel nous sauve en partie, mais en partie seulement : ils ne remplacent pas ce qui est perdu, le manque, le vide créé. Ils le compensent seulement, malgré leurs performances extraordinaires, ils ne font que le rafistoler. Les messages, les paroles inquiètes ou réconfortantes, les visages familiers, les cours de l'école pour les enfants ou de l'université, le télétravail pour ceux qui peuvent le pratiquer... tout passe par là. Tous devant les écrans ! Sauf chez ceux qui n'en ont qu'un seul pour toute la famille ou pas du tout ou qui vivent dans la rue. Les médias audiovisuels essaient de compenser le mieux possible avec des émissions plus proches qu'avant de la situation réelle des gens ordinaires...

Toutes ces technologies sont rudement sollicitées. Internet a des heures de pointe toute la journée, les yeux se fatiguent à force de tant faire devant les écrans, le stress des messages de toutes sortes à gérer à la maison se fait sentir. Mais, au moins, on peut communiquer. Souvent, on prend des nouvelles de personnes qu'on n'avait pas vues depuis longtemps ; on renoue contact.

Les moyens technologiques de la mondialisation frénétique ont du bon : tant bien que mal, des liens peuvent être maintenus par-dessus une partie de ces séparations forcées, au-delà du confinement, et beaucoup de paroles réconfortantes et belles sont échangées grâce à eux. Mais on sent bien que cela ne suffit pas : voudrait-on vraiment en rester là quand le confinement sera progressivement levé ? Évidemment que non !

3. Mais avant la pandémie, étions-nous vraiment si proches les uns des autres ?

Ce retour à la vie « normale » est évidemment souhaitable dans l'immédiat. Il y aura un grand soulagement à retrouver les contacts réels avec celles et ceux dont on avait été si brutalement et si longtemps séparés, à reprendre le boulot avec les collègues, à renouer avec les copains les activités sociales, sportives, culturelles qu'on avait... Il y aura le bonheur de retrouver un quotidien perdu avec ce qu'il avait encore de précieux, de cher au cœur, et que chacun est seul à pouvoir nommer.

Mais à y réfléchir plus sérieusement, étions-nous vraiment si proches que cela les uns des autres, avant la pandémie du COVID 19 ? Les liens sociaux étaient-ils si bons, si forts, si riches que cela, pour chacun et pour tout le monde ?

Il me semble que, depuis plusieurs décennies déjà, une lente mais massive dérive s'est produite. Une dérive où nous nous sommes laissé entraîner, que ce soit par passion professionnelle, par conviction idéologique, par séduction ou par résignation devant la puissance des forces à l'œuvre. Peu importe les raisons à ce stade du raisonnement. Il se

trouve que la tendance lourde des dernières décennies a été de compter avant tout sur ce que promettait une croissance économique, fondée sur l'investissement dans la recherche et le développement dans les domaines porteurs des technologies et sur la compétition de plus en plus brutale pour conquérir les marchés dans un espace mondial de plus en plus ouvert et uniforme. Cette globalisation, à la fois économique et technologique, s'est d'ailleurs faite au détriment du pouvoir de régulation des Etats nationaux, au détriment de ce qu'on appelle « l'Etat providence ». Pas besoin d'en dire plus ici ! Tout le monde connaît cela. Certains s'en félicitent, d'autres ont des doutes, d'autres encore en souffrent et ils sont nombreux dans le monde.

Ce que je veux souligner, c'est le fait suivant. Au fur et à mesure que se sont faits la croissance, le développement, la libéralisation du commerce mondial de produits agricoles, de biens manufacturés et de services, et la financiarisation de l'économie, nos moyens de production et d'échange ont pris une forme de plus en plus puissante, efficace à très longue portée. C'est maintenant un fantastique écheveau d'interactions humaines à travers les pays et les continents, un écheveau qui enserre la planète entière. Les technologies de communication et les transports en font évidemment partie, puisque beaucoup repose sur elles. Dans ce fantastique écheveau, chacun a une place, une fonction (sauf les exclus, les laissés-pour-compte, dans cette féroce compétition internationale).

Mais qu'est-ce qui nous met en relation dans les multiples interdépendances que supposent notre travail et notre consommation ? Car, sans le voir directement, sans le sentir au jour le jour, nous sommes bien reliés à un nombre incroyable d'autres gens, ailleurs : non seulement des hommes et des femmes travaillant dans la même entreprise ou la même institution, mais aussi dans toutes les entreprises ou organisations concourant à la même filière de production, au même service, auxquelles s'ajoutent aussi les personnes qui, au bout de la chaîne de commercialisation, sont les clients. Tout cela forme des interdépendances longues et complexes qui traversent les territoires locaux, nationaux, continentaux, des interdépendances essentiellement anonymes, purement fonctionnelles.

Cela se traduit bien par la réduction de la plupart de nos activités professionnelles à des fonctions de plus en plus étroites, spécialisées, avec des procédures définies d'avance, programmées par l'organisation rationnelle. Au cours de cette évolution, nous avons été progressivement enfermés, privés de la souplesse de jeu et d'interaction personnelles, originales, avec les autres. Globalement parlant, chacun est entraîné à devenir un maillon dans des interdépendances aux ramifications planétaires, mais un maillon de plus en plus *dépersonnalisé*, enfermé dans sa fonction parcellaire et spécialisée. Schématiquement, on pourrait dire que la richesse et la créativité des relations que nous pouvons entretenir de personne à personne sont inversement proportionnelles à l'extension des interdépendances techno-économiques à travers le monde.

Il y a d'ailleurs un signe massif : au bout du compte, de plus en plus d'activités humaines sont confiées à des logiciels, et on peut les automatiser, les robotiser. Plus besoin d'hommes et de femmes bien vivants, place aux cadavres techniques, aux robots qui lisent les chèques, aux « assistantes vocales », aux caisses automatiques, aux moyens de transport sans chauffeur, etc. ! C'est la tendance à la *désincarnation* de nos vies réelles, tendance lourde déjà entamée il y a longtemps, mais brusquement accélérée avec les « promesses » toujours plus mirifiques du « tout-numérique ».

Alors, en y réfléchissant sérieusement, étions-nous vraiment si proches les uns des autres dans la vie « normale » avant le confinement ? Pouvons-nous vraiment affirmer que « *oui, c'était ça, la vie comme elle devrait être, la vie pleine, épanouie, créatrice de rencontres et d'échanges surprenants avec les autres* » ?

4. COVID-19, un miroir grossissant

J'en viens maintenant au point-clé de mon propos au sujet de la tragédie mondiale inouïe que nous subissons en ce moment. La moitié des êtres humains sont maintenant frappés par les mesures draconiennes de confinement et de distanciation obligatoire. Comme figés sur place, séparés les uns des autres, bloqués dans ces cases et, sinon la peur au ventre, du moins la crainte. Mais n'est-ce pas là, en quelque sorte, l'arrêt sur image qui nous montre *ce vers quoi nous achemine en réalité la marche « normale » du monde, telle qu'on la conçoit actuellement ?*

- 1) Le coronavirus nous a figés sur place, assignés à résidence. C'est lui qui commande, c'est lui qui décide de notre place, c'est lui qui nous oblige à nous séparer le plus possible les uns des autres, parfois jusqu'à l'isolement. De même, *la rationalité de l'organisation sur les lieux de travail* se charge de la mise en relation des maillons interdépendants que nous sommes, aussi bien à l'intérieur des entreprises qu'entre toutes celles concourant à une même filière à travers l'espace mondial : programmation, procédures d'exécution, transports, logistique d'approvisionnement, de livraison, méthodes de commercialisation, etc., pour prendre l'exemple de l'agriculture industrielle ou des produits manufacturés. Un pot de yaourt aux fraises cache 9.115 km de transports pour relier tous les acteurs ! Les masques de protection... je crois qu'on a compris. Organisation complexe et procédures impersonnelles aussi dans nombre de services privés ou publics.

Et quand c'est automatisé, la chose est claire, non ? Après avoir rationalisé et fragmenté à outrance le travail humain, on peut l'automatiser : logiciels et robots se chargent de gérer les interdépendances.

Comme un miroir grossissant vous renvoie une image peu flatteuse de votre apparence, l'immobilisation par le coronavirus ne nous renvoie-t-elle pas l'image grossie de ce qu'est en réalité notre place d'humains au sein de l'immense architecture technique et organisationnelle qu'est devenue l'économie planétaire ?

- 2) La propagation du coronavirus est exponentielle. Mais les sciences et les technologies que nous cherchons à développer au plus vite (biotechnologies, nanotechnologies, technologies de l'information et sciences cognitives) ont aussi un pouvoir de dissémination et de combinaison entre elles qui est exponentiel, d'autant plus que, pour rester toujours « compétitifs », entreprises, Etats et institutions s'emparent au plus vite des dernières innovations dans ces technologies. Et le mimétisme auquel incite la publicité fait que les consommateurs que nous sommes se précipitent vers les nouveaux produits lancés sur le marché.
- 3) On peut faire d'autres comparaisons, il y a d'autres analogies aussi. La pandémie répand la crainte, la peur d'être contaminé par les autres dans le voisinage, la rue, les commerces, le lieu de travail, et cette attitude est réciproque : elle se multiplie vite. Les uns essaient d'y résister plus ou moins bien, les autres y cèdent. La prudence est évidemment indispensable et il ne s'agit pas de la critiquer ici. Mais *la propagation de la crainte*, de la peur, c'est exactement ce qui s'est passé quand ont éclaté les bulles spéculatives, puis la grande *crise financière* de 2008 : en peu de temps, les actifs si enviables qu'on cherchait à acquérir, parce que d'autres se ruiaient dessus, devenaient pestiférés et il fallait s'en débarrasser au plus vite puisque, précisément, les autres les revendaient à la baisse. Contagion ultra-rapide de la méfiance, aussi mimétique que la confiance précédente dans le comportement avide des autres.

Et c'est bien cette financiarisation de l'économie mondiale qui a déterminé la « croissance » au cours des dernières décennies, non ?

- 4) Dans cette pandémie, nous sommes *surveillés* plus étroitement dans nos faits et gestes quotidiens, y compris dans des libertés fondamentales : attestations obligatoires à signer pour sortir de chez soi, contrôles policiers dans la rue, fermeture des lieux publics tels que parcs, berges des fleuves... Des régimes politiques autoritaires se servent même du traçage de nos mouvements que permettent les téléphones portables, les cartes de crédit, etc., pour installer une surveillance plus intime encore des contacts que leurs citoyens ont eus au cours de la journée, pour repérer plus vite les contaminations. Qui a vu qui ? Où et quand ? Dans d'autres pays, plus démocratiques, on y réfléchit aussi, semble-t-il.

Mais n'est-ce pas tout simplement un petit coup de pouce à ce qui était déjà, depuis des années, une pratique courante, aussi bien commerciale (le marché juteux des données personnelles) que politique ? Le lanceur d'alerte Edward Snowden n'avait-il pas dénoncé en juin 2013, au péril de sa vie, après y avoir travaillé lui-même, la surveillance globale par Internet qu'avait installée secrètement le pouvoir aux Etats-Unis après le 11 septembre 2001 ?

Alors, la pandémie n'est-elle pas un formidable révélateur de ce qu'est en réalité la dynamique dominante dans notre monde et ce vers quoi elle s'acheminait ? Une dynamique collective à l'échelle de l'humanité où la puissance des moyens économiques, scientifiques, technologiques, politiques, a été massivement, obstinément, orientée dans une seule direction. Une direction au bout de laquelle les réseaux d'interdépendance créés dépassent de loin ce que les gens peuvent concevoir. Pire : l'organisation rationalisée de ces relations projetées dans l'espace mondial dépasse de loin ce que les gens peuvent franchir pour devenir des proches et créer des communautés d'êtres humains libres.

- 5) Enfin, dernière analogie, mais pas la moindre : COVID-19 est une puissance virale *explosive* capable d'emporter en quelques mois une bonne partie de l'humanité si on n'arrive pas à la *contenir*. Or la *violence humaine* peut aussi se propager de la même façon. On rend d'abord coup pour coup, puis ça s'accélère, c'est l'escalade, puis d'autres acteurs sont aspirés dans le conflit, et c'est la spirale mimétique qui enfle, qui monte jusqu'aux extrêmes, si on n'arrive pas à la contenir. Le XXème siècle a vécu deux fois cette propagation jusqu'à la guerre mondiale. Et depuis Hiroshima et Nagasaki, qu'est-ce que la dissuasion nucléaire, sinon la possibilité scientifique, technologique, « rationnellement » calculée, organisée, de détruire l'humanité entière en quelques minutes, si la spirale de la violence humaine n'est pas contenue avant ?

Alors, où en étions-nous fin 2019, avant COVID-19, avec des conflits régionaux en train de pourrir et de s'étendre par l'implication d'alliances de moins en moins contrôlables ?

5. Un moment décisif : il faut choisir

Comme toutes les grandes crises ou situations de guerre, cette pandémie va être un révélateur de ce que nous avons au plus profond de nous-mêmes, un révélateur pour chacun,

chacune, personnellement et collectivement. Pour le meilleur et pour le pire. Il y a des privilégiés puissants, suivis par leurs adorateurs, qui depuis longtemps déjà nient le réchauffement climatique et n'attendent que de pouvoir prolonger encore un temps leur mode de vie, quitte à laisser mourir des millions de gens superflus à leurs yeux. Il y a et il y aura des gens qui auront un comportement sordide, violent, cherchant à tirer les consciences des autres vers le plus bas, le plus haineux, pour tout rejeter sur des boucs émissaires. Mais il y a et il y aura aussi de nombreuses personnes qui au contraire en tirent et tireront d'autres vers le haut, comme par exemple le personnel hospitalier au cœur de la tragédie et tous ceux qui ont choisi de faire au mieux, malgré tous les risques encourus, leur travail nécessaire à la collectivité. Ou tous les invisibles qui, chez eux et au téléphone, par messages, manifestent une force d'âme et une joueuse inventivité qui aident d'autres à tenir.

Cependant, il ne sert à rien de spéculer sur ce qui va l'emporter, sur « qu'est-ce qui va se produire après ? » comme le font si ordinairement les journalistes et tant de commentateurs, économistes, sociologues, politologues... La position du spectateur qui se cantonne dans l'analyse, dans le rôle de « l'observateur objectif », froidement rationnel, c'est statique, ça n'engage ni leur conscience, ni celle de leurs auditeurs ou lecteurs. *Ce qui se passera après dépend d'abord et avant tout de ce que chacun décidera en conscience de faire de cette expérience inouïe.* Après avoir dès maintenant parlé, discuté, réfléchi avec son entourage familial, amical, associatif, professionnel... Cela dépend ensuite de la rencontre et de la coopération avec d'autres personnes décidées à changer, là où on vit, là où on travaille, à tous niveaux. Le personnel et le collectif interagissent toujours, en bien ou en mal, mais *in fine*, chacun est placé devant sa propre conscience, celle de sa liberté la plus intime.

Force est de constater que les grandes crises précédentes n'ont pas provoqué une prise de conscience suffisante pour infléchir le cours massif des choses et la dynamique de la puissance. Ni le choc pétrolier des années 1973-74, ni l'éclatement des bulles spéculatives, ni l'écart abyssal entre la misère absolue et les fortunes obscènes, ni les catastrophes nucléaires de Tchernobyl et de Fukushima, ni les ravages écologiques, ni la crise financière de 2008, ni les alertes du GIEC quant au réchauffement climatique... Il y a bien eu chaque fois quelques mesures, oui, mais seulement pour ajuster, sécuriser un peu mieux. Pas de mise en cause réelle, pas de réorientation. Quand s'est accéléré le basculement climatique, on a enfin commencé à réagir, grâce à une nouvelle génération de jeunes, mais c'est encore trop peu.

Et maintenant, voilà cette pandémie... avec la crise économique qui va s'ensuivre, compte tenu des chamboulements énormes que l'arrêt de tant d'activités va entraîner.

Que peut-on faire alors pour que ce temps de confinement devienne un moment décisif de renouvellement personnel et de création afin qu'on ne reparte pas « comme avant » ?

Il y a sans doute déjà bien des personnes, ici et là, qui font ce retour sur eux-mêmes, sur leur mode de vie, leurs priorités jusque-là, et qui en discutent en couple, en famille, et par téléphone ou sur leurs réseaux avec des connaissances de confiance. Cela se saura plus tard, petit à petit. Mais combien sont-ils ? S'ils ne sont pas rejoints, fortifiés, voire entraînés plus loin par d'autres, que pourront-ils ?

Il est donc capital que chacun se pose ces questions et y apporte une réponse, à la mesure de ses moyens, quitte à pousser plus loin après.

Voici deux façons d'y procéder qui se complètent.

- 1) La proposition que je peux faire, moi, c'est une indication, comme *un fil rouge* à saisir et à ne pas perdre de vue : *comment sortir de cette course à la puissance* qui a

donné forme à presque tous nos moyens de produire et de vivre ? Puissance des entreprises, puissance des capitaux, puissance de la conquête des marchés, puissance des technologies mises en œuvre, puissance de la finance pour la finance, puissance des infrastructures nécessaires à cela, des moyens de transport, des semi-remorques, des porte-conteneurs, concentration des sources d'énergie indispensables à leur fonctionnement, puissance de persuasion et de séduction des consommateurs que nous sommes par tous les moyens publicitaires, emprise sur les esprits pour les convaincre que la seule voie pour l'avenir, c'est d'investir dans ce qui fera notre puissance future, par peur d'être déclassés par d'autres, plus puissants...

Pour les uns, cette course à la puissance les grise, c'est une obsession (« toujours plus, plus fort, plus loin »), pour d'autres, c'est séduisant, pour d'autres, c'est une évidence économique, pour d'autres encore, c'est une dépendance résignée ou douloureuse.

Mais ne peut-on pas se défaire, selon les cas, de la résignation à la dépendance ou de l'évidence trop rationnelle ou de la séduction ? (De l'obsession, c'est beaucoup plus difficile...) Ne peut-on pas envisager de « *changer d'échelle* » ?

==> La question de la puissance peut alors se résumer ainsi : « *Que serai-je prêt à faire, moi, pour contribuer à changer d'échelle ? Dans ma consommation, mon travail, mes loisirs, mes choix politiques ?* »

- 2) Le philosophe et sociologue Bruno Latour part, lui, d'un autre angle, à savoir de l'urgence climatique et écologique où la Terre se retourne contre les humains, et il propose une méthode très simple qui va dans le même sens. C'est dans un article court, très stimulant, qui vaut la peine d'être lu : « *Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise* », paru dans *AOC (Analyse Opinion Critique)* le 29 mars 2020¹. Ce sont des questions précises à se poser soi-même maintenant, pendant le confinement et « l'arrêt d'urgence » d'une bonne partie de l'économie mondiale, pour réfléchir à ce qu'on a ressenti comme privations ou pas du tout, à ce qu'on sera prêt à changer soi-même quand les mesures de confinement seront levées, afin d'éviter une relance où tout « repart comme avant ».

Je me permets de relayer Bruno Latour en reproduisant ici ces questions. Mais attention ! Ce n'est ni un questionnaire ni un sondage. Répondez pour vous-même, par écrit, et discutez-en ensuite avec d'autres autour de vous. Confrontez vos réponses. Les controverses et les oppositions peuvent être vécues positivement si on se respecte. Elles peuvent même renforcer l'estime mutuelle en étant vrais les uns avec les autres.

Voici les questions :

Question 1

Quelles sont les activités maintenant suspendues dont vous souhaiteriez qu'elles ne reprennent pas ?

¹ <https://aoc.media/opinion/2020/03/29/imaginer-les-gestes-barrieres-contre-le-retour-a-la-production-davant-crise/>

Question 2

Décrivez a) pourquoi cette activité vous paraît nuisible/ superflue/ dangereuse/ incohérente ; b) en quoi sa disparition/ mise en veilleuse/ substitution rendrait d'autres activités que vous favorisez plus faciles, plus cohérentes ?

Faire un paragraphe distinct pour chacune des réponses listées à la question 1.

Question 3

Quelles mesures préconisez-vous pour que les ouvriers/ employés/ agents/ entrepreneurs qui ne pourront plus continuer dans les activités que vous supprimez se voient faciliter la transition vers d'autres activités ?

Question 4

Quelles sont les activités maintenant suspendues dont vous souhaiteriez qu'elles se développent/ reprennent ou celles qui devraient être inventées en remplacement ?

Question 5

Décrivez a) pourquoi cette activité vous paraît positive ; b) comment elle rend plus faciles/ harmonieuses/ cohérentes d'autres activités que vous favorisez ; et c) permettent de lutter contre celles que vous jugez défavorables ?

Faire un paragraphe distinct pour chacune des réponses listées à la question 4.

Question 6

Quelles mesures préconisez-vous pour aider les ouvriers/ employés/ agents/ entrepreneurs à acquérir les capacités/ moyens/ revenus/ instruments/ permettant la reprise/ le développement/ la création de cette activité ? »

6. Renouvelés ?

Ces questions précises, comme celles sur la puissance et le changement d'échelle, vont nous solliciter au plus profond de nous-mêmes. Chacun aura à mobiliser son intelligence, sa sensibilité, ses affections, son intuition, bref, toute sa raison humaine. Et au plus profond de celle-ci, sa *conscience*. Ce lieu où chacun est seul avec lui-même quand il s'agit de prendre des décisions qui engagent la vie. Ce lieu secret, tellement malmené et étouffé dans l'existence agitée, toujours plus pressée, dans laquelle nous étions entraînés jusque-là. Ce lieu secret où s'enracine la liberté la plus authentiquement personnelle, originale, de chacun. Ce lieu secret où chacun peut trouver le désir et la force non seulement de repartir dans la vie, quand survient un coup dur, mais aussi de repartir autrement, dans une direction tout à fait nouvelle.

Ces décisions-là sont celles qui nous marquent en profondeur, qui nous *personnalisent* au meilleur sens du mot : c'est-à-dire qui nous rendent vraiment créateurs. Créateurs d'actions et de paroles dont nous ne nous serions pas crus capables auparavant.

Autrement dit, si nous sommes maintenant sollicités jusque dans notre conscience la plus intime, c'est aussi là que nous pourrons, chacun, chacune, découvrir cette merveille qu'est le renouvellement de notre vie, sa transformation inattendue, surprenante. Transformation qui peut être très exigeante sur le moment, mais qui s'accompagne ensuite d'une jubilation intérieure qui rend la vie plus légère, plus belle, malgré toutes les épreuves à affronter.

Comme l'a dit un soignant, cette pandémie « *nous rappelle que la santé de chacun*

dépend de la santé de tous dans le monde ». A bien y réfléchir, cet événement mondial qui nous est tombé dessus, avec toutes les énormes incertitudes économiques qui vont surgir, ne peut-il pas être interprété comme un appel à changer collectivement la trajectoire de notre civilisation planétaire ? Un appel à tous les humains ensemble, mais qui passe nécessairement par la conscience la plus intime de chacun, chacune, dans son lieu et les circonstances bien déterminées qui sont les siennes ? Un appel qui aurait comme effet, si nous y répondons vraiment, de nous révéler que nous sommes capables de ce qui nous paraissait absolument impensable, grâce à la liberté la plus intime de notre conscience et de l'énergie insoupçonnée qu'elle recèle et qui l'accompagne ?

Alors, le mot d'ordre, si j'ose dire, serait :

« Avançons maintenant masqués...

pour dévoiler dans quelque temps

des personnes renouvelées, transformées »...

des hommes et des femmes, de tous âges, tout surpris que la vie puisse être en son fond aussi bonne et belle, malgré tout.

Ingmar Granstedt, 73 ans, a été socio-économiste. Ses publications ont porté sur les enjeux humains de la société industrielle et de son évolution. Il a aussi publié sur Etty Hillesum.



<https://apres-tout.fr/>